

A Monsieur P. LAFFITTE, à Beguey (Gironde).

Paris, le Mardi 14 Dante 63.

Mon jeune ami,

Je suis charmé que vous ayez heureusement cheminé, et je vous félicite sincèrement d'avoir dignement accepté le devoir fraternel et filial qui a suivi votre arrivée, sans vous laisser rebuter d'avance par les ennuis que doit imposer à tout théoricien une longue série de détails matériels, qu'ennoblit ici leur affectueuse destination.

Les tendances que vous m'indiquez à de violentes représailles lors du prochain déclin des rétrogradateurs ne me semblent pas très inquiétantes. Tout cela se calmera spontanément aussitôt que la compression cessera. J'espère que les départements suivront ici, comme toujours, l'exemple de Paris, où la compression n'a pu prévaloir assez pour susciter une irritation vraiment profonde. Du reste, je reconnais avec vous l'urgence d'une sage et ferme pénalité envers les principaux meneurs rétrogrades. Mais je pense que son établissement systématique préviendra, même en province, toute explosion populaire qui tendrait à troubler la prochaine phase républicaine. En concentrant les punitions politiques sur ceux qui ont librement et sciemment participé, d'une manière quelconque, à l'expédition de Rome, on englobera tous ceux qui méritent, même à d'autres titres, d'être vraiment atteints, sans susciter les graves inquiétudes qui résulteraient partout d'un système indéfini de vagues récriminations.

Vos deux renseignements spéciaux m'offrent beaucoup d'intérêt, surtout celui qui concerne la mémorable réplique du digne paysan. On est bientôt rassuré sur l'avenir social d'un pays où de telles maximes surgissent spontanément des rangs les plus infimes, et obtiennent

le silencieux respect de tous les adversaires honnêtes. Je vous félicite de la tendance à ouvrir des relations personnelles avec cet éminent cultivateur. Votre médecin sceptique me semble annoncer aussi un prochain prosélyte, dont le caractère honorable paraît indiqué par la franchise même de ses aveux envers son irrationnelle profession.

En même temps que votre lettre d'avant-hier, je viens d'en recevoir une très touchante de M. Audiffrent, à qui je vais répondre en vous quittant. C'est le résultat spontané d'une première lecture sérieuse de mon récent volume, dont il a profondément apprécié la portée théorique. « Il est désormais impossible, dit-il, de douter « de l'influence de la sociologie sur la régénération même « scientifique, quand on a déjà sous les yeux un cas aussi « décisif que votre grand chapitre biologique ». Mais j'ai surtout été sensible à la profonde impression que lui a faite la dédicace, « qui fait ressortir tous les mérites mo- « raux et intellectuels de la sainte femme sous le patro- « nage de laquelle je trouve dignement inaugurée une « telle régénération ». — « Votre sainte Clotilde, dit-il « plus bas, devient la patronne de toutes les âmes sen- « sibles. Je disais à ma mère, en lui lisant quelques lignes « de cette mémorable dédicace : si j'ai jamais une fille, « elle se nommera Clotilde ».

D'aussi précieux témoignages, qui maintenant se multiplient beaucoup, constitueront désormais ma principale récompense.

M. Segond m'a procuré tout récemment une semblable satisfaction, à laquelle je ne m'attendais pas, en me chantant un air fort gracieux qu'il vient de composer sur les dernières strophes de ma Clotilde. Je vois que M. Audiffrent a pareillement goûté beaucoup ces suaves stances.

Vous apprendrez, je suis sûr, avec satisfaction que

M. Émile Pascal est spontanément venu, la semaine dernière, me consulter directement envers un cas très grave relatif à sa plus intime existence. Outre cette touchante preuve de confiance, j'ai été heureux d'apprendre, d'après la nature du cas, que ce jeune homme intéressant commence à subir l'essor affectif dont il avait tant besoin à tous égards, et qui lui permettra, j'espère, de développer enfin sa vraie valeur.

Tout à vous.

AUGUSTE COMTE

(10, rue Monsieur-le-Prince).

Ma bonne Sophie est très touchée de votre affectueux souvenir Elle a été fort sensible au petit cadeau que je viens de lui faire, à l'occasion de sa fête, d'un exemplaire élégamment relié de mon récent volume. Quoiqu'elle ne sache pas lire, vous ne doutez pas qu'elle ne parvienne à goûter assez un hommage aussi mérité.

P. S. Pour prévenir toute équivoque ultérieure, je dois vous avertir que votre lettre de Dimanche porte la date du 19 Dante, au lieu du 12.

(Sur l'enveloppe).
(Pressée).

A Monsieur P. LAFFITTE, professeur de Mathématique,
23, rue Racine, Paris.

A Monsieur P. LAFFITTE, 23, rue Racine.

Mon jeune ami,

l'entraînement de notre conversation m'a fait hier oublier totalement une petite négociation dont je m'étais

chargé envers vous. Si vous pouvez aujourd'hui venir un moment entre midi et 5 h., ma négligence se trouverait réparée à tems.

Tout à vous.

Mardi matin, 14 Frédéric 63.

AUGUSTE COMTE.

18
h 19 31
19 6 30

LETTRE COLLECTIVE

DE MM. DE LIMBOURG-STIRUM, KRETZER, VAN HASFELT,
ATTACHÉS AU MINISTÈRE DE LA GUERRE HOLLANDAIS, A LA
HAYE. — RÉPONSE D'AUGUSTE COMTE.

(Sur l'enveloppe)

A Monsieur AUGUSTE COMTE, répétiteur d'analyse
transcendantale de mécanique rationnelle à l'école
Polytechnique... Paris

FRANCO

(Reçu le mercredi 15 Avril 1846).

(Répondu le jeudi 30) (1)

La Haye, le 11 Avril 1846.

Monsieur,

L'étude de vos ouvrages, en même temps qu'elle nous a fait apprécier la haute portée de vos travaux et l'immensité de l'œuvre, à laquelle vous avez consacré votre vie, a fait naître en nous le désir de contribuer, selon notre pouvoir, à la propagation des idées positives, en appelant l'attention de nos compatriotes sur votre grand ouvrage, ne pas assez connu dans notre patrie.

Dans ce but nous venons de publier une traduction des deux premières leçons du Cours de Philosophie positive, sous le titre de Bases générales de la Philosophie positive.

Nous avons l'honneur de vous offrir ci-joint un exemplaire de cette publication.

Nous vous prions de bien vouloir considérer cette démarche, comme un témoignage de la vive admiration que nous ressentons pour le successeur de Bacon et de Descartes.

(1) De la main d'Auguste Comte.

A cette occasion, nous éprouvons le besoin de vous dire, que nous avons été profondément affligés, en apprenant par la préface personnelle de votre ouvrage, que la France, quoique constituant l'avant-garde de la civilisation, n'apprécie pas encore convenablement le véritable philosophe des temps modernes. Nous espérons vivement que, malgré les difficultés de votre position, vous pourrez accomplir votre grande mission.

Veillez agréer, Monsieur, l'hommage de notre profond respect.

M. Comte DE LIMBOURG-STIRUM,
Capitaine du génie attaché au ministère de la gue

H. KRETZER,
Lieutenant du génie,
Adjudant de la première direction des fortifications.

J.-A.-N.-D. VAN HASFELT,
Lieutenant du génie,
Attaché au ministère de la guerre.

RÉPONSE D'AUGUSTE COMTE

A Messieurs } *le Comte de LIMBOURG-STIRUM, capi-*
 } *taine au génie,*
 } *KRETZER, lieutenant du génie;*
 } *van HASFELT, lieutenant du génie,*
 } *attachés au ministère de la guerre*
 } *Hollandais à La Haye.*

(Copie conforme).

Paris, le Jeudi 30 avril 1846.

Messieurs,

Je regrette de n'avoir pu vous témoigner plutôt combien me touche votre noble lettre collective du 11 avril. Une telle appréciation, loyalement proclamée dans notre

honorable préface, constitue la plus précieuse récompense et le plus digne encouragement que comporte la grande élaboration à laquelle, dès ma première jeunesse, j'ai voué l'ensemble de ma vie. Ces suffrages compétents et spontanés semblent déjà faire pressentir le jugement de la postérité, et fortifient l'active conviction d'un intime accord avec la marche fondamentale de la raison humaine.

Sauf toute comparaison personnelle, vous avez pleinement caractérisé mon opération philosophique en y voyant le complément nécessaire de la systématisation décisive de la rénovation générale conçue et ébauchée par Bacon et Descartes. A leur puissante impulsion initiale, il faut aujourd'hui rattacher directement l'effort final qui doit réaliser l'immense synthèse alors confusément entrevue comme réservée à un vague avenir, et dont les divers éléments essentiels devaient d'abord ressortir successivement des différentes analyses préparatoires propres aux deux siècles intermédiaires. Enfin devenue complète et homogène, par la fondation de la vraie science sociale, la saine philosophie tend désormais à s'incorporer activement à l'ensemble de l'existence humaine, de manière à remplacer irrévocablement le régime provisoire qui seul convenable à notre enfance, fut ensuite incompatible avec notre pleine virilité. Mais cette connexité caractéristique se trouvait implicitement annoncée déjà dans le concours spontané de ces deux différents régulateurs primitifs de l'esprit moderne, dont l'un considéra surtout la constitution spéculative et l'autre la destination active. La principale propriété de mon effort philosophique consiste donc, comme vous l'avez senti, dans l'intime combinaison finale de ces deux tendances fondamentales qui durent longtemps sembler inconciliables.

Je suis profondément ému, Messieurs, de la généreuse

sympathie que vous daignez m'exprimer pour des tribulations privées naturellement liées à ma mission publique, et auxquelles mon défaut total de fortune personnelle procure seul une dangereuse gravité. Les conditions intellectuelles et sociales qui, d'après l'ensemble du passé européen, assignent à la France le périlleux honneur d'une indispensable initiative dans la grande régénération occidentale, y résident essentiellement chez des classes avec lesquelles le véritable esprit philosophique n'a pu encore instituer un contact suffisant. Partout ailleurs, il y doit rencontrer de puissantes oppositions collectives, et n'y peut espérer que de précieuses adhésions individuelles, indifféremment émanées de tous les rangs sociaux. Il ne pouvait surtout éviter une lutte caractéristique contre le faux esprit scientifique qui, plus puissant en France que dans le reste de notre occident, y constitue réellement le principal obstacle actuel à la synthèse fondamentale devant laquelle doit s'éteindre le règne trop prolongé de l'analyse spéciale. Chez des coterie mathématiques où l'aversion des idées générales comprime l'essor des nobles sentiments, les lâches animosités que j'ai signalées ont été poussées au-delà même de ce qu'on devait supposer. Abusant du pouvoir exagéré que leur accorde l'aveugle libéralité de notre gouvernement, elles ont, depuis deux ans, directement détruit la moitié des ressources matérielles de ma laborieuse existence, en osant m'enlever, après sept années consécutives d'un irréprochable exercice, mes principales fonctions polytechniques. Quoiqu'un examen approfondi ait conduit l'administration suprême à flétrir solennellement une telle iniquité, nos préjugés pédantocratiques ne lui ont pas encore permis une intervention assez énergique pour en prévenir, ni même en réparer la consommation effective.

En vous apprenant, Messieurs, cette fâcheuse issue

provisoire d'une lutte inévitable, je dois signaler aussi à votre honorable sollicitude diverses manifestations qui m'ont alors offert une précieuse compensation, complétée aujourd'hui par votre noble démarche. Vous connaissez déjà l'éminente justice qu'osa, le premier, me rendre publiquement un loyal philosophe anglais, qui vous a fourni une bienveillante épigraphe. La France elle-même prit, l'année suivante, une digne revanche de cette initiative exceptionnelle, par l'admirable appréciation philosophique à laquelle l'un des principaux membres de notre Institut (M. Littré) soumit l'ensemble de mon ouvrage, dans six articles du *National*, qui formèrent bientôt une publication spéciale, d'ailleurs devancée spontanément à Utrecht. Enfin, quand l'ignoble persécution fut connue en Angleterre, quelques membres du Parlement s'y concertèrent aussitôt pour me voter un honorable subside, équivalent à une année du traitement dont j'étais ainsi dépouillé : cette mesure inusitée a utilement retardé d'un an la perturbation matérielle que mes ennemis avaient surtout en vue.

Malgré les graves embarras temporaires où elle me jette aujourd'hui, cette crise personnelle n'apportera, j'espère, aucune altération notable à la continuité réelle de ma principale élaboration. L'entière publication de deux traités secondaires, que j'avais anciennement promis comme types didactiques, m'a permis enfin d'entreprendre, depuis un an, mon second grand ouvrage, consacré, d'une manière directe et spéciale, à la constitution dogmatique de la science sociale, en harmonie nécessaire avec l'art correspondant. Le principal caractère de ce nouveau travail consiste à systématiser la supériorité morale du positivisme, dont mon livre fondamental établit assez la supériorité intellectuelle. Cette simple indication peut faire sentir combien ce difficile complément importe à l'ascendant social de la

nouvelle philosophie générale, en lui procurant la seule aptitude qui, aux yeux même les mieux disposés, semble lui manquer encore, et sans laquelle pourtant aucune doctrine ne peut vraiment sortir du cercle très restreint des intelligences contemplatives pour pénétrer dignement chez la masse active. En un mot, l'ensemble de ces quatre nouveaux volumes tendra directement à résoudre le fatal antagonisme qui, depuis la fin du moyen âge, existe, dans tout l'Occident, entre les besoins, également irrésistibles, de l'esprit et du cœur : il constatera, j'espère, que l'unique philosophie qui puisse aujourd'hui satisfaire aux uns est aussi celle qui désormais convient le mieux aux autres.

L'utile publication, dont vous avez bien voulu, Messieurs, m'envoyer un magnifique exemplaire, réalise, du moins en partie, un vœu que j'avais depuis longtemps formé pour seconder la propagation systématique du positivisme : il consistait à réunir, en un volume distinct, les deux chapitres de préliminaires généraux et les trois chapitres de conclusion générale qui commencent et terminent mon ouvrage, dont j'ai ainsi facilité quelquefois la première appréciation. On augmenterait encore l'efficacité de cette initiation, sans excéder les limites ordinaires, en ouvrant ce volume unique par l'important examen de M. Littré, plus propre que toute autre exposition possible d'égale étendue à bien caractériser ma double conception fondamentale. Enfin, on y pourrait aussi placer utilement le Discours que je publiai, dans la même intention, un an avant ce beau travail ; je prie chacun de vous, Messieurs, d'en agréer, à titre de souvenir personnel, un exemplaire ci-joint.

Permettez-moi, Messieurs, de saisir cette noble occasion pour témoigner spécialement la sympathie spontanée que m'inspira toujours l'intéressante nation qui fut, à tant d'égards, l'un des organes les plus précoces et

les plus caractéristiques du véritable esprit moderne. Je crois avoir assez indiqué ma constante disposition envers elle dans ma sommaire appréciation systématique du passé occidental. Les vrais philosophes français n'oublieront jamais que la patrie de Grotius et de Huyghens offrit longtems un honorable asile à Descartes et à Bayle. Malgré l'universelle perturbation propre à notre époque, votre pays, sans doute, saurait, au besoin, dignement exercer encore ce noble privilège, si précieux aux penseurs trop avancés.

Veillez, Messieurs, agréer l'assurance de ma gratitude, à la fois personnelle et philosophique, avec l'hommage de mon affectueuse estime.

AUGUSTE COMTE.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

LETTRE DE P. J. PROUDHON
A AUGUSTE COMTE

(Reçu le mercredi 12 Descartes 65)

(Réponse le lendemain) (1).

Paris, 19 octobre 1853.

Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelque temps, le troisième volume de votre *Politique positive* ; j'en ai commencé la lecture avec le fruit que j'ai toujours tiré de vos ouvrages, mais, vous ne m'en voudrez pas de vous dire, avec la lenteur que m'impose le tour particulier de vos idées, ainsi que le style fort et nourri, dont elles sont revêtues.

Je prends la liberté de vous adresser aujourd'hui, à titre de remerciement, un opuscule qu'il ne m'a pas été possible de faire imprimer à Paris, et auquel la police refuse l'autorisation de se vendre à l'intérieur.

Vous trouverez sans doute que le gouvernement se donne beaucoup trop de peine pour peu de chose : mon travail est de *pure métaphysique*....

Bien que je sache comme vous, à quoi m'en tenir sur la valeur et le positivisme de cette *science* (ou de cet) (2) *art*, du tout ce qu'il vous plaira, je n'en pense pas moins qu'elle est encore, pour la terminologie, le moyen par lequel seul nous pouvons faire concevoir au public une synthèse un peu large, et admettre des idées nouvelles ; et je trouverais au besoin, dans vos propres écrits, la preuve de mon assertion.

(1) De l'écriture d'Auguste Comte.

(2) Ces trois mots sont rayés sur l'original.

Une autre chose qui choquera vos habitudes intellectuelles, c'est qu'avant de publier mon traité d'*Économie positive* (car en vérité, je ne travaille pas à autre chose), j'ai voulu tâter mes amis et le public par une espèce de prospectus, à quoi bon cette expérience, me direz-vous, si vos idées sont positives? — Je vous répondrai : à voir comment et par quel bout je puis les faire entrer dans les esprits, et quelle épine il faut encore arracher pour en faciliter l'introduction.

Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas très savant, je fais de mon mieux pour être tout à fait pratique : puisiez-vous trouver mes excuses suffisantes!...

En vous exprimant toute ma satisfaction de vos travaux, et ma reconnaissance pour vos divers envois, permettez-moi de regretter, Monsieur, que vous ayez cru devoir, en 1852, applaudir au coup d'État du 2 décembre, et en 1852, réclamer la protection du Tsar. Ce sont là de ces actes que bien des gens, d'ailleurs plein d'estime pour votre génie, ne vous pardonnent avec la même facilité que votre tout dévoué

P. J. PROUDHON.

49 LETTRES DE PIERRE LAFFITTE
A AUGUSTE COMTE

Nous commençons aujourd'hui la publication de 49 lettres de Pierre Laffitte à Auguste Comte, extraites de nos archives.

Cette publication offre un grand intérêt, tant au point de vue de l'histoire du positivisme, qu'au point de vue de la biographie de ces deux grands penseurs.

1^{re} LETTRE

Monsieur

AUGUSTE COMTE

Répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique.

Rue Monsieur-le-Prince, 10

Paris.

(Reçu le mardi 14 Octobre 1845)

(Réponse le lendemain) (1).

Monsieur,

pensant arriver à Paris avant la fin de Septembre, j'espérais dès lors pouvoir moi-même aller vous demander des nouvelles de votre santé, encore chancelante à mon départ, et apprendre en même temps les résultats de votre démarche pour la direction de l'école polytechnique, ce qui, vous n'en doutez pas, m'intéresse vivement.

Mais une indisposition, légère pourvu qu'on la sur-

(1) De la main d'Auguste Comte au dos. Cette réponse est publiée dans le présent n° de la *Rev. Occ.*, page 205.

veille à temps, (un commencement de gastrite) m'a retenu en province au-delà du temps que je m'étais fixé; et la nécessité d'un traitement jointe au plaisir de prolonger des jouissances morales que je ne goûte directement et complètement qu'une fois l'an, me conduisent à prolonger encore mon absence de Paris.

Privé dès lors, pendant plus de temps que je ne le croyais, du bonheur que vous m'avez accordé, Monsieur, avec tant de bienveillance, de jouir souvent de votre conversation, je n'ai pas voulu du moins rester plus longtemps sans aucune nouvelle de votre santé. J'ai donc pris la permission de vous écrire à cet égard, espérant, Monsieur, de votre bonté et de votre bienveillance habituelles une réponse ardemment désirée.

J'espère que M. Lenoir et M. Bonnin, que j'ai laissés en bonne santé, ont continué à en jouir pendant mon absence. Vous voudrez bien, je vous prie, leur témoigner, Monsieur, tout le plaisir que j'aurai à les revoir. Ainsi s'écoule l'existence, jamais complètement heureuse, et surtout à cause de cette nécessité qui nous empêche de goûter, à la fois, du moins directement, le charme des relations les plus douces.

J'ai laissé M. Bernard dans un état de santé assez équivoque; comment le beau temps l'a-t-il traité? Si tant est du moins qu'il y ait eu du beau temps à Paris. Sous ce rapport, le mois de Septembre a été dans notre département assez favorable; et en fait l'été a subi une véritable transposition. Malgré cela, les variations singulières de température ont produit une très mauvaise année, surtout à cause de cette épidémie qui, du nord au midi dans toute l'étendue de la France, et peut-être au delà, s'est déclarée parmi les pommes de terre; épidémie qui a rendu à peu près nulle la récolte de cette année; résultat extrêmement fâcheux pour les pauvres gens, dont la pomme de terre est à tous égards une des princi-

pales ressources. Je vous demande pardon de vous entretenir de ces faits, tant il est douloureux de considérer ces désastres qui augmentent parfois à un si haut degré les souffrances, déjà si grandes des classes pauvres. Dans les campagnes il est encore possible de remédier par une charité plus facile, aux immenses inconvénients des mauvaises récoltes, mais ce sont surtout les grandes villes qui ressentent, à un degré parfois terrible les désastreuses conséquences de ces perturbations atmosphériques.

Du reste, mes vacances, outre les joies morales dont elles ont été l'occasion, m'ont permis un travail intellectuel, qui pour moi a une assez grande importance, et dont je crois, Monsieur, utile de vous signaler la nature, afin de savoir s'il était oui ou non, opportun pour moi de l'entreprendre.

Il s'agissait pour moi, de vérifier expérimentalement dans un cercle suffisamment étendu, les conséquences déduites de votre théorie sur les dispositions intellectuelles fondamentales des masses à notre époque.

Il résulte en effet de votre loi générale du développement intellectuel de l'Humanité, que sous l'impulsion d'un esprit systématique d'observation, les esprits avancés ont été conduits à cette disposition intellectuelle qui consiste à poursuivre de plus en plus la recherche des réalités, et à laisser tomber en désuétude la recherche des *idéautés*. Or les mêmes causes qui ont amené ce résultat, à l'état systématique chez les esprits convenablement cultivés, agissant spontanément quoique à un moindre degré chez les masses, ont dû produire parmi elles une disposition intellectuelle analogue, disposition d'esprit fondamentale qui est à la base véritable de l'établissement de la philosophie positive.

En état, par position de famille, de voir surtout cette partie aisée de la classe ouvrière, qui forme ce que l'on

nomme chez nous les *artisans*, j'ai été à même de constater en effet, cette tendance profonde, souvent grossière dans ses formes faute de systématisation, à s'occuper exclusivement de la réalité, et à entrer de plus en plus dans l'indifférence la plus complète relativement aux questions purement idéales.

Comme je le disais, faute de systématisation, les observations qui résultent, dans un cercle assez étroit, de cette disposition fondamentale, sont soumises quant à leur explication aux conceptions métaphysiques, conceptions qui étant purement spontanées, n'ont pas la désastreuse consistance de cette métaphysique systématique des classes lettrées. Il est à remarquer en effet, que chez les hommes du peuple, les observations sont presque toujours justes, mais les explications le plus souvent métaphysiques, et parfois directement absurdes.

D'un autre côté, j'ai vérifié aussi dans les classes lettrées de la société, un retour plus vif et plus grand que je ne l'eusse cru, aux idées théologiques, ou du moins à des formes et à des institutions théologiques, ainsi notre arrondissement se trouve émaillé de plus en plus de moines et de nonnes. Mon modeste village renferme déjà un couvent de femmes et un couvent de carmes déchaussés. La masse repousse hautement ces innovations, mais elles sont hautement approuvées du plus grand nombre de nos avocats. Sans doute une pareille rétrogradation est évidemment sans danger, parce que poussée à un certain degré elle viendrait choquer les dispositions intellectuelles fondamentales de ceux même qui l'approuvent; mais elle peut peut-être amener quelques perturbations toujours fâcheuses.

Du reste, s'il y a une certaine intensité dans la rétrogradation, il faut avouer aussi que l'anarchie intellectuelle et morale fait des progrès effrayants, jusque dans les moindres villages, surtout dans la classe semi-lettrée.

J'ai vu en effet mon canton inondé de lecteurs et d'admirateurs du *Juif errant*.

Quoi qu'il en soit, ce travail intellectuel de vérification, a été pour moi, je crois, d'une certaine utilité en donnant une plus grande netteté à la manière dont je conçois la loi du développement intellectuel de l'humanité.

Pardonnez, Monsieur, des détails aussi longs et sans doute aussi fastidieux pour vous habitué à ces conceptions, mais j'ai cru qu'il était du devoir de l'élève de faire connaître au maître, même ses moindres travaux.

Recevez, Monsieur, l'assurance du profond respect et de l'intime dévouement de votre élève.

P. LAFFITTE.

Béguey, 11 Octobre 1845 (Gironde).

2^e LETTRE

Monsieur

Monsieur A. COMTE

Paris.

Monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre lettre (1).

Vous pouvez être assuré d'avoir demain soir sur Madame Sand tous les détails convenables.

Je me procurerai aujourd'hui même d'une manière tout-à-fait positive les renseignements que vous me demandez.

Votre élève dévoué,

P. LAFFITTE.

Lundi 26 Janvier 1846.

(1) Cette lettre est publiée dans le présent n° de la *Rev. Occ.*, page 207.

3^e LETTRE

(Sur l'enveloppe).

Monsieur

AUGUSTE COMTE

10, Rue Monsieur-le-Prince

Paris.

Béguey, 26 Août 1848.

(Reçu le mardi 29 août 1848)

(Réponse immédiate (1)).

Mon cher et vénéré Maître,

Lorsque je vous quittai vous n'aviez pas encore retrouvé, dans votre état hygiénique, l'équilibre si malheureusement troublé depuis un an ; je n'ose trop espérer que cela se soit réalisé depuis ma courte absence. Cependant, je pense que si de nouveaux chagrins moraux ne sont pas venus à la traverse, votre santé est du moins passablement satisfaisante.

Mais il est une chose qui me préoccupe toujours, c'est de savoir si votre appel au public occidental a commencé déjà à produire l'effet, que nécessairement il doit amener, j'en suis intimement convaincu. S'est-il opéré sous ce rapport un changement quelconque dans votre situation ? Dans les premiers momens votre ouvrage doit se répandre lentement, et par conséquent les améliorations personnelles qui peuvent en résulter pour vous resteront quelque temps à se produire. A mesure que cet ouvrage pénétrera dans le public, la position dure, mais indépendante, que vous reprenez se consolidera nécessairement, à moins cependant que cet appel n'amène une manifes-

(1) De la main d'Auguste Comte. Mention répétée au dos de l'enveloppe.

tation généreuse de la part des riches étrangers qui ont jusqu'ici plus ou moins adhéré complètement au Positivismisme.

Je suis arrivé dans un pays complètement rétrograde, non seulement le socialisme est une chose ici entièrement méconnue, mais l'existence même de la République est mise en question. Bordeaux et tous ceux qui dans le département s'occupent des affaires générales du pays sont tout-à-fait réactionnaires. La Réole seule est républicaine, un grand nombre d'ouvriers y sont arrivés au Conseil municipal : du reste je connais à La Réole des amis personnels de Caussidière. A Bordeaux, l'on prétend ouvertement que l'expérience tentée par l'établissement de la République est désormais suffisante, qu'il nous est impossible de vivre sous un pareil mode de gouvernement, et que bientôt l'on retournera nécessairement à la Royauté. Telles sont les niaiseries politiques qui composent tout le bagage politique de la bourgeoisie bordelaise. Du reste, il faut observer que la légitimité a gagné beaucoup de partisans à Bordeaux, où l'on pense assez généralement qu'il n'y a pas de milieu possible entre le principe monarchique pur et le principe républicain. Quant à ceux, qui dans le peuple proprement dit prennent le titre de Républicains, ils sont de véritables socialistes ; non pas en admettant telle ou telle formule spéciale, mais dans leurs sentiments, et en réclamant énergiquement comme but de la République, une amélioration dans la situation des classes inférieures. Le Republicanisme politique proprement dit, n'a aucune espèce de popularité, même en province, parmi les républicains, il est purement à l'usage des roués qui veulent arriver au pouvoir, et par suite il se trouve plus ou moins concentré à Paris.

Cependant, il ne faudrait pas croire que la complète indifférence que manifestent, dans nos départements,

les classes inférieures pour l'usage des droits électoraux, tient seulement au sentiment de l'inanité de tels droits. Une cause plus profonde influe à cet égard. On peut dire, en thèse générale, que tout ce qui n'a rapport qu'aux affaires générales du pays, n'est ici l'objet d'aucune espèce d'attention. Et il en est nécessairement ainsi plus ou moins dans tous les Départements. En considérant cet égoïsme concentré des habitants de la campagne, en voyant avec quelle profonde indifférence on laisse passer tout ce qui ne touche pas directement l'intérêt personnel, on est pris de dégoût pour une telle vie, vouée à la satisfaction des penchants les plus grossiers, et complètement étrangère à tout sentiment de solidarité quelconque. On vit pour soi, adviene que pourra de tout le reste.

L'infériorité naturelle de la civilisation moderne par rapport à la civilisation antique, quant à l'énergie du sentiment de solidarité est surtout très caractéristique dans nos campagnes ; et cela doit être. A mesure que le mouvement de décomposition se propage, le peu d'idées générales et de sentiments généreux que le clergé catholique maintenait dans nos campagnes, se perd de plus en plus. Chacun s'isole, la vie devient de plus en plus individuelle. Dans la société antique, et surtout dans les premiers temps, un danger commun toujours plus ou moins pressant, rendait vif, sinon étendu, le sentiment de la solidarité. Dans la société moderne il n'en est pas ainsi, et la nécessité d'une doctrine commune est bien autrement grande que dans la société antique. La complication nécessaire de l'organisme social rend faible le sentiment purement spontané de la solidarité mutuelle. Aussi en voyant un tel état de choses, on se prend à regretter la chute trop profonde de l'ancien pouvoir spirituel avant que le nouveau puisse remplir son office. Mais l'appréciation d'une telle situation explique un phénomène qui est partout très mal compris, c'est la

rétrogradation théologique qui se manifeste dans les femmes depuis un bon nombre d'années. En fait, elles sont dans nos campagnes de plus en plus dévotes, et cela doit être. Cette vie purement individuelle est une vie profondément triste pour les âmes délicates. Aussi combien ces gens-ci seraient tristes s'ils n'étaient aussi grossiers ! D'après cela, les femmes cherchent nécessairement un refuge dans la seule vie générale encore constituée. Et cela est tellement vrai, que j'ai rencontré des femmes, fort distinguées d'ailleurs, qui supportaient très tranquillement et sans répulsion la négation complète de la divinité, et qui n'en suivaient pas moins exactement les exercices religieux. Du reste, elles reconnaissaient, plus ou moins la justesse de l'analyse positiviste de leur situation, et reconnaissaient qu'elles ne tiendraient pas bien fanatiquement à leur foi religieuse, s'il existait d'autres moyens de les arracher à leur horrible isolement. Je comprends très bien cela. Je préférerais être catholique que vivre d'une vie égoïste et solitaire.

Dans les villes de nombreuses compensations existent. Et à Paris, surtout depuis le 24 février, chacun ne vit plus pour soi seul, le sentiment de la relation de la vie privée à la vie publique augmente. Un danger vif et permanent produit, jusqu'à un certain point, sur nos bourgeois Parisiens, un effet analogue à celui qu'un danger extérieur produisait dans les sociétés antiques, et le sentiment d'un but commun noblement caractérisé par le mot socialisme, réunit nos prolétaires. Dans nos campagnes, il n'en est pas ainsi et pour que cela eût lieu, il faudrait que les commotions parisiennes se manifestassent en province avec une intensité, qui serait certes horriblement déplorable. Si Paris a la gloire de l'initiative, à lui aussi les angoisses et les douleurs.

Tout cela m'a conduit à méditer sur le sort de nos campagnes. D'un côté, à beaucoup d'égards, elles ont

plus besoin que les villes d'une doctrine générale, d'un autre côté elles sont beaucoup moins aptes à la comprendre et à l'adopter.

J'ai pensé comme solution d'une telle difficulté, à la fonction que la commission du travail attribue aux clubs locaux. Un premier moyen de rallier les campagnes au mouvement général est précisément d'y développer activement l'habitude des clubs. Or, en chargeant les clubs locaux d'indiquer au pouvoir central de la République les travaux à faire, en leur donnant sur l'exécution de ces travaux une fonction de surveillance et de Conseil, on oblige plus ou moins le paysan à sortir de sa coquille, il prend l'habitude de s'occuper d'autre chose que de lui-même. Les nouvelles fonctions attribuées aux clubs dans le plan du gouvernement révolutionnaire, viennent peu à peu s'adjoindre aux fonctions purement locales ; et ainsi pourra se développer naturellement le sentiment social, si complètement énérvé dans nos provinces par l'absence de doctrine générale, et de toute compensation quelconque tenant à une grande agglomération de population, et c'est ainsi que se trouveraient préparées les voies à l'adoption de la nouvelle systématisation de la vie humaine.

En un mot, le sentiment spontané de la solidarité existe assez énergiquement dans nos villes, quoique susceptible d'un énorme accroissement par l'existence active des clubs ; dans les campagnes, au contraire, son développement spontané n'est pas assez grand encore, pour que la doctrine qui le systématise puisse s'y répandre. De là, le rôle capital des clubs dans nos campagnes : développer le sentiment social, assez pour rendre possible l'adoption d'une nouvelle doctrine générale, et, sous ce rapport, les fonctions attribuées aux clubs locaux par la commission du travail ont une utilité générale, supérieure, à mon avis, à leur utilité très

grande cependant, d'aider à remédier aux inconvénients du chômage.

Je pense écrire, sous peu de jours, à Williamson et à Pascal, et j'espère bien que ma lettre à ce dernier sera bien reçue, quoique nous soyons ennemis mortels.

Je m'étais complètement trompé, sous certains rapports, sur le caractère de Pascal, de telle sorte que j'ai blessé son orgueil et sa vanité tout à fait involontairement. Mais de telles blessures sont dangereuses, parce que la moindre occasion en ramène le souvenir, et la blessure se renouvelle ainsi continuellement. Sans doute, le développement spontané de nos sentiments par le souvenir et l'imagination est une chose de la plus haute importance comme base de la culture systématique de nos bons penchants ; mais pour les instincts égoïstes la culture spontanée beaucoup plus vive et beaucoup plus intense que pour les instincts bienveillants, est une cause considérable d'imperfection morale, que l'on doit s'attacher très attentivement à combattre, comme l'ont, du reste, si bien reconnu les moralistes catholiques, dans le cas surtout de l'instinct vénérien. C'est à cause de cela que les blessures faites à l'orgueil et à la vanité sont spécialement dangereuses. Je n'avais pas fait assez attention à cela dans mes relations avec Pascal. Sous ce rapport, j'ai de grands torts à me reprocher, et je sens douloureusement que je lui ai été nuisible ; car ayant une grande élévation morale, il faisait par lui-même des efforts considérables pour s'améliorer, et mes avis à cet égard, loin de l'exciter dans cette direction l'en ont plutôt détourné, parce qu'ils manquaient d'adresse et d'opportunité. Mais enfin, à tout péché miséricorde. Depuis que j'ai aperçu l'influence fâcheuse que j'exerçais sur Pascal, j'ai fait tous mes efforts pour corriger le mal que j'avais commis ; j'ai évité toute espèce d'avis ; et si nos relations, comme je l'espère et le désire profon-

dément, ne sont pas complètement rompues, je suis persuadé que je puis, au contraire, lui être d'une grande utilité, en ménageant convenablement son amour-propre. Mais en tout état de cause, à mon retour à Paris, j'apporterai dans mes relations avec Pascal beaucoup plus de réserve.

Je crois qu'il devrait s'abstenir de toute activité politique proprement dite. Une vie active et les relations trop étendues ne lui vont pas, dans son état maladif, elles ne sont propres qu'à maintenir en lui cet horrible état moral que les mystiques ont si bien caractérisé en disant qu'on était livré aux inquiétudes du cœur. Enfin j'espère qu'un peu de repos amènera de l'amélioration dans son état. S'il pouvait se décider de venir chez moi, j'en serai excessivement enchanté et pour lui et pour moi.

Rappelez-moi je vous prie au souvenir de Sophie, et veuillez bien me donner de ses nouvelles.

La campagne me traite très bien.

A vous de cœur,

P. LAFFITTE.

4^e LETTRE

Béguey, le 10 Octobre 1848.

(Reçu le vendredi 13 octobre 1848).

(réponse immédiate) (1).

Mon cher et vénéré Maître.

Une circonstance tout à fait imprévue et sur laquelle je ne comptais nullement lors de mon départ de Paris, m'a fait prolonger mon séjour dans la Gironde. Ma sœur

(1) Mention écrite de la main d'Auguste Comte : même mention sur l'enveloppe.

cadette vient de se marier. Ce n'est qu'à mon arrivée dans ma famille, que l'on m'a appris que ce mariage était projeté déjà depuis plusieurs mois. Un grand nombre de raisons, et surtout la profonde répugnance de ma mère à se séparer de sa fille, ont retardé l'époque de la célébration.

L'affection, même la plus profonde a souvent un caractère égoïste. On aime pour les douces jouissances que procure l'amour, mais on n'aime pas assez pour faire le sacrifice de ces jouissances dans l'intérêt de la personne aimée. Et cependant le sacrifice est le plus profond bonheur de l'amour. Souffrir pour ceux qu'on aime est la seule véritable preuve de l'amour, et c'en est aussi une des plus inexprimables jouissances. Dans le beau type idéal du Christ, créé par *les pères catholiques*, la *Passion* est à la fois et une preuve d'affection et une des joies de cette affection.

J'ai vu, ces jours derniers, que la scène de *l'Amour médecin* se reproduit bien souvent ; mais cette scène est loin d'être gaie, c'est au contraire une chose profondément triste.

Je conçois, en effet, très bien, et surtout je l'ai senti dans ces derniers temps, combien il doit être douloureux pour une mère de se séparer de sa fille, de ne plus avoir avec elle que des relations intermittentes, au lieu de cette fréquentation de tous les jours dont on ne sent bien la profonde douceur que lorsqu'on en est malheureusement privé.

Aussi, suis-je naturellement obligé de rester quelques jours encore auprès de ma mère, pour ne pas la soumettre coup sur coup à l'épreuve d'une séparation avec ses enfants ; d'autant plus que mon frère va bientôt quitter Béguey pour aller commencer à Bordeaux, hors du toit paternel, son apprentissage industriel, qu'il viendra dans un an compléter à Paris.

Ma mère n'a mis du reste aucune opposition à mon voyage à Paris. Quant à mon oncle, il appartient, contre mon attente, à l'opinion républicaine avancée. Il est classé par les réactionnaires Bordelais, parmi les *rouges*. De sorte que sans aucun obstacle sérieux, je pourrai sous peu de jours repartir pour Paris.

Je vous devais cette explication pour motiver mon retard exceptionnel.

Quoique la vie de famille soit bien douce, cependant des affections et des devoirs me font déjà vivement sentir le besoin de retourner dans la Capitale.

J'espère que les Positivistes hollandais, dont la généreuse intervention n'a jamais été douteuse pour moi, ont adopté le projet de la *Revue Occidentale*, à moins qu'une grande prudence nécessitée par la position de quelques-uns de ces messieurs, ne rende difficile l'obligation d'une complète publicité des noms des fondateurs de la *Revue*.

Quoiqu'il en soit, la perspective d'une bien plus grande sécurité dans votre vie matérielle, ne peut que mieux assurer définitivement votre santé, sur laquelle les préoccupations morales ont tant d'influence.

Je n'ai pu voir M. de Tholouze. Prêt de partir pour Libourne, on m'apprit qu'il était à la Réole. Je m'y rendis immédiatement, mais il avait déjà quitté cette ville pour se rendre à Paris. J'espère, au moins, pouvoir lier connaissance avec lui, l'année prochaine.

Du reste, je n'ai pas perdu complètement mon temps en province ; j'ai jeté dans beaucoup de têtes de sérieux germes d'un positivisme systématique.

Pourriez-vous m'envoyer encore cinq exemplaires du rapport de M. Littré, mais le plus tôt possible, afin que je puisse les recevoir avant mon départ pour Paris ?

Une circonstance personnelle vient de me conduire à méditer sur une importante question de statique sociale.

Les philosophes peuvent-ils hériter? En principe je crois, que sous ce rapport ils doivent être assimilés aux femmes. Les forces sociales quelconques doivent être concentrées entre les mains de ceux qui doivent les appliquer et les diriger. Aux chefs temporels la direction de la richesse, à eux par conséquent la possession la plus concentrée possible de cette richesse. Par conséquent, dans l'état normal, le jeune homme qui dans une famille se voue à la carrière philosophique doit renoncer à l'héritage. C'est dans le cas des femmes et ensuite des philosophes, que l'on doit commencer à intervenir systématiquement dans la transmission naturelle des biens.

Quand j'arriverai, le club aura sans doute encore reçu de l'extension. Le travail de M. Segond doit être déjà fort avancé.

On s'attend ici généralement à une très prochaine explosion.

Un bonjour amical à Sophie, je vous prie. MM. Pascal et Williamson se portent bien sans doute, je n'ai pas reçu de leurs nouvelles depuis longtemps.

Tout à vous de cœur.

P. LAFFITTE.

5^e LETTRE (1)

(*Enveloppe*)

Monsieur AUGUSTE COMTE

Paris

10, Rue Monsieur-le-Prince

Béguey, le 2 Novembre 1848.

Mon cher et vénéré Maître,

Un coup d'air m'a empêché de partir plus tôt. Et comme je pensais retourner à Paris d'un jour à l'autre, j'ai retardé de vous écrire.

Mon départ reste irrévocablement fixé au commence-

(1) Au dos de l'enveloppe de la main d'Auguste Comte: (*Reçu le Dimanche 5 Novembre 1848*).

ment de la semaine prochaine. Le petit dérangement dont je vous parle ci-dessus et quelques tracas de famille m'ont fait prolonger d'une dizaine de jours ma présence dans la Gironde.

Je sens très bien cependant que j'ai eu tort de ne pas vous donner de mes nouvelles ; et c'est un de mes travers habituels de retarder toujours lorsqu'il s'agit d'écrire, surtout quand je présume devoir être bientôt auprès de la personne à qui, il m'est bien doux, néanmoins d'adresser une lettre.

La fin de mes vacances se passe d'une manière triste. Des disputes de famille, la bien douloureuse nouvelle de la perte de votre emploi chez M. Laville, tout cela me chagrine, m'attriste plus que je ne saurais dire et d'autant plus que je suis disposé à voir tout en noir. Relativement à votre situation matérielle, tantôt j'espère, comptant soit sur M. Arago, soit sur les Hollandais ; tantôt au contraire je désespère outre mesure ; mais cette dernière manière de voir, il faut l'attribuer à cette disposition mélancolique qui laisse si peu de prise à la raison. En effet, raisonnablement, il y a tout lieu de compter sur une amélioration dans votre position.

Hier une journée de novembre pluvieuse et froide, outre mesure, nous a préparé et disposé aux idées tristes si bien adaptées aux souvenirs de la tombe que rappelle la journée d'aujourd'hui. Tous nous avons nos fêtes mortuaires, mais ce jour consacré à fêter en commun des pertes plus ou moins chères, permet de sympathiser à distance avec les douleurs de nos amis.

J'ai préparé toutes les idées qui doivent entrer dans le travail dont vous m'avez chargé. A mon retour à Paris, je n'aurai plus que le travail de rédaction.

Bien des choses amicales à Sophie de ma part.

Tout à vous de cœur,
P. LAFFITTE.

6^e LETTRE (1)

Monsieur Auguste COMTE, 10, rue Monsieur-le-Prince,
Paris.

Tours, dimanche 21 S^t Paul 61.

Mon cher et vénéré Maître,

J'ai trouvé mon oncle légèrement indisposé ; il s'est arrêté à Tours essentiellement par prudence, sur la nouvelle que le choléra sévissait à Paris. J'espère donc, si l'épidémie diminue d'intensité pouvoir être à Paris dans quelques jours.

Peut-être mon oncle ne viendra-t-il pas jusqu'à Paris. J'espère bien que pendant ma courte absence, le choléra n'a exercé ses ravages sur aucun de ceux qui nous sont chers.

Je sors de la messe ; j'ai ainsi assisté au sacrifice catholique au lieu d'aller à la cérémonie positiviste.

Tout à vous de cœur.

P. LAFFITTE.

M. Laffitte à l'Hôtel du Coq-Hardi, à Tours.

P. S. Le choléra est-il toujours trop intense pour qu'il soit peu prudent de faire venir immédiatement mon oncle à Paris ?

7^e LETTRE

(I) (2)

Béguey, le mercredi 10 Dante 61.

Mon cher et vénéré Maître,

J'ai fait mon voyage assez agréablement ; mais ayant

(1) Au dos de cette lettre, de la main d'Auguste Comte : (*Reçu le lundi 11 juin 1849. — Réponse immédiate*). Cette réponse a été publiée dans la *Correspondance inédite d'Auguste Comte, 2^e série*, p. 29. Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince, 1903.

(2) Numéro I écrit de la main d'Auguste Comte.

pris une voie plus économique que celle que je parcours habituellement, je suis, par compensation, resté douze heures de plus en route.

J'ai, dans la diligence, été amené, par une discussion politique, à causer sur la nécessité d'une réorganisation intellectuelle et morale, avec un jeune propriétaire légitimiste du département des Deux-Sèvres. Il a compris assez bien la position de la question, et l'importance de la solution Positiviste ; d'autant mieux qu'avant février il s'était quelque peu préoccupé des différentes utopies socialistes. Il s'est informé très soigneusement des divers ouvrages dans lesquels il pourrait étudier une doctrine jusqu'alors inconnue pour lui et dont la grandeur l'avait frappé. Il a pris note aussi des diverses publications de la Société Positiviste.

J'ai bien senti dans cette discussion combien la propagation populaire était impossible avant la systématisation morale Positiviste. La formule très courte et très complète cependant, que vous avez établie en concurrence avec la formule catholique, permet d'indiquer rapidement et clairement les caractères fondamentaux du nouveau système. A cette question, que les catholiques surtout adressent invariablement : quel est pour vous le but définitif de la vie humaine ? Cette réponse : le but de la vie humaine est d'aimer, connaître et servir *L'Humanité* pour mériter de lui être un jour incorporé ; satisfait très simplement à toutes les exigences. Cette formule me sert beaucoup dans la propagation Positiviste que je tente actuellement pour la première fois d'une manière suivie, auprès des ouvriers de la campagne ; et je suis émerveillé de voir comment auprès des esprits les moins cultivés, elle permet de faire sentir les résultats les plus grands de la plus profonde élaboration qui ait jamais pu être accomplie.

Dans la ville si aristocratique de Bordeaux, des in-

fluences populaires étendues ont su se faire jour. Mon beau-frère a appelé mon attention sur un ouvrier tonnelier nommé Vigier qui a acquis une très grande influence sur la classe ouvrière de Bordeaux. Ce Vigier a obtenu un nombre considérable de voix aux dernières élections. Je vais lui envoyer un exemplaire de chacune des publications Positivistes. Il comprendra d'autant mieux, j'espère, qu'il se trouve naturellement remplir les conditions nécessaires pour arriver au pouvoir départemental dans l'organisation du gouvernement révolutionnaire. Il doit exister, sans doute, de ces types dans chaque département, sur lesquels, je crois, il est très utile d'agir.

Je vais utiliser mon séjour dans la Gironde, et personnellement et socialement autant que je le pourrai.

J'espère pouvoir, par un régime convenable, me remettre et physiquement et moralement; et certes j'en ai bien besoin.

Je n'ose pas trop espérer que votre état de santé soit complètement satisfaisant. Des embarras, très passagers sans doute, mais momentanément douloureux ne permettent guère le calme qui vous est si nécessaire.

Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de Sophie et de son mari, et de tous mes collègues de la Société Positiviste.

A vous de cœur.

P. LAFFITTE.

(Au dos de la lettre se trouve la mention suivante écrite de la main d'Auguste Comte :

(Reçu le vendredi 12 Dante 61)

(Réponse le lendemain) (1)

(1) Cette réponse a été publiée dans la *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, 1903 (2^e série), page 30.

8^e LETTRE

(2) (1)

Beguey, mercredi 17 Dante 61.

Mon cher et vénéré Maître,

L'impression produite par votre dernière lettre a été d'autant plus douloureuse, qu'outre les désastres qui viennent vous frapper, je crains une réaction fâcheuse à votre santé.

Sans doute, si, ce qui peut arriver, une nouvelle intervention positiviste n'agit pas efficacement d'ici au mois de janvier, l'abandon de votre appartement, ou du moins d'une moitié deviendra nécessaire. Mais, quelle que soit l'avarice de votre propriétaire, à ce seul abandon si profondément pénible se bornera votre malheur. La vente de vos meubles est une nécessité à laquelle il ne vous réduira jamais, et que du reste nous empêcherions à tout prix.

Je crois que l'abandon momentané d'une moitié de votre appartement est devenue nécessaire, avec diminution de prix sur le loyer de l'autre moitié. Si je croyais qu'un tel abandon dût être définitif, et que Sophie fut par conséquent exposée à occuper longtemps un logement peu commode, j'hésiterais beaucoup à vous conseiller une telle mesure; mais je suis convaincu, d'un côté, que cet abandon d'une partie de votre logement ne sera pas de très longue durée, et de l'autre que ce logement est tellement nécessaire à votre vie, au peu de bonheur qui vous reste, que la chose la plus importante à mes yeux, est de vous la conserver. Tout ce qui vous

(1) De la main d'Auguste Comte; — id. Mention au dos de la lettre : (*Reçu le samedi 20 Dante 61. Réponse immédiate*). — Cette réponse a été publiée dans la *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, 2^{me} série, page 37. Paris, 1903.

reste de vie intime se rattache à ce logement, et la séparation serait, je le prévois, encore plus douloureuse peut-être que vous ne le croyez vous-même.

Du reste tout fait espérer que votre situation matérielle s'améliorera cette année, surtout parce qu'il est probable que vous aurez quelques élèves.

J'ai ressenti combien a dû être pénible pour vous la perte de M^{lle} Bonnin, surtout par les souvenirs que cette perte vous rappelait.

M. Vigier dont je vous ai parlé appartient surtout, d'après ce que m'a dit mon beau-frère, à la classe des artisans. Les artisans sont des prolétaires destinés à jouer un grand rôle dans nos provinces, et y jouent même déjà un très grand rôle puisque réellement ils conduisent toute la classe inférieure. Les artisans me présentent un type du degré d'aisance auquel il faut que parviennent tous les prolétaires et auquel ils peuvent raisonnablement aspirer. Mais sous ce rapport il est utile de leur faire sentir, que leur petit capital doit être essentiellement mobilier. Les inconvénients actuels de la possession de ce minime capital disparaîtront à mesure qu'une centralisation plus grande des fortunes les confinera complètement dans le prolétariat, en leur ôtant totalement l'espoir de passer à la Bourgeoisie, et il ne leur restera de la possession du capital que le degré de bien-être nécessaire au plein et tranquille développement de leurs idées et de leurs sentiments sans aucun des dangers moraux attachés à cette possession.

Je continue à soigner ma santé : je pense me purger dans quelques jours. Ces soins me sont nécessaires pour arriver à un état physique et moral convenable.

J'ai reçu par Williamson le second article de M. Littré; j'espère avoir dans quelques jours le troisième.

A vous de cœur,

P. LAFFITTE.

9^e LETTE

(3) (1)

Béguey, le jeudi 24 Dante 61.

*(Reçu le dimanche 28 Dante 61)**(Réponse le lendemain) (1).*

Mon cher et vénéré Maître,

Votre lettre m'est parvenue à Langoiran, village aux environs de Béguey, et où, depuis quelques jours, je m'étais installé auprès d'amis intimes de ma famille.

Je soigne ma santé, et c'est tout à fait nécessaire ; je reconnais à beaucoup de symptômes qu'il me reste encore à faire pour atteindre un état d'équilibre convenable. Je sens cela, en observant qu'involontairement je me laisse aller à un excès de prévoyance qui m'est inaccoutumé. Ainsi, au milieu des plus douces jouissances de la vie de famille, je me sens parfois triste, et dans la douceur même de ces plaisirs du foyer, je puise des motifs de crainte et de mélancolie. J'ai peur de perdre tantôt ma mère ; tantôt ma sœur ou mon beau-frère. Le moindre symptôme de dérangement me cause de tristes préoccupations. Cette disposition malade à un excès de prévoyance tient à l'état de mon intestin, aussi je m'attaque résolument à le ramener à l'état normal.

Votre théorème de philosophie sociale sur la nécessité de faire arriver les prolétaires à la possession du mobilier et du logement, permet de tracer le programme précis des desiderata dont le Prolétariat Occidental doit exiger la réalisation de la part des chefs industriels.

1. Les chefs industriels doivent faire en sorte, que chaque père de famille prolétaire puisse par un travail modéré assurer l'existence journalière de sa femme et de ses enfants.

Je sens, chaque jour mieux l'utilité d'exprimer ainsi

(1) Mentions écrites de la main d Auguste Comte et reproduites au dos de la lettre.

sous forme de sentences, analogues à celles du catéchisme, les dogmes sociaux de la Religion Positiviste ou Religion de l'Humanité. Aussi le catéchisme Positiviste sera une de vos œuvres capitales. Je pense que pendant vos leçons finales, les formules principales seront énoncées, et je compte sur M. Ribet, qui prend des notes soigneusement, pour m'indemniser un peu de la privation de ces précieuses leçons. C'est surtout pour une efficace propagation populaire que ces formules sont nécessaires, et aussi pour rappeler à chaque Positiviste, d'une manière nette, précise et familière, des devoirs suivant la situation dans laquelle l'ont placé les lois fondamentales de l'Humanité. Comme conséquence de la sentence précédente, on pourrait, je crois, énoncer la suivante qui en est un prolongement et une explication.

2. Les chefs d'entreprise sont moralement responsables du mauvais emploi des capitaux et des chômages industriels.

Je me suis beaucoup servi de ce dogme pour faire comprendre à un banquier de nos environs (Langon) la part qui revient aux philosophes et aux chefs industriels dans l'organisation du travail. Le travail doit être organisé : mais les philosophes ne peuvent, à cet égard, que mettre les chefs de l'industrie au point de vue convenable, et leur fournir d'après la connaissance des lois sociales, des documents de plus en plus précis. Mais toutes les hautes combinaisons de politique moderne ou industrielle, indispensables à l'organisation occidentale de l'industrie appartiennent aux Riches. Ils comprendront bientôt que c'est par leur radicale insuffisance que les grandes combinaisons politiques, abandonnées par eux, et qui n'appartiennent pas même aux vrais philosophes, sont tombées aux mains des littérateurs et des métaphysiciens les plus incompétents. Aussi peut-on leur dire : Riches ! organisez l'industrie si vous ne vou-

lez que les tentatives les plus anarchiques, et cependant indispensables, pour arriver à une telle organisation, se succèdent de la part des littérateurs.

3. Chaque chef de famille prolétaire est moralement obligé d'assurer à sa famille la possession d'un mobilier et d'un logement.

Sans doute, cette obligation morale imposée aux prolétaires, ne sera pas exécutée dans un très grand nombre de cas; mais il n'en est pas moins utile, je crois, de la présenter comme un type que les Prolétaires doivent tendre à réaliser. La nature de l'homme et les lois fondamentales de la sociabilité font sans doute comprendre la profonde absurdité et l'immoralité du dogme des économistes consistant à fonder la vie de chaque homme sur sa prévoyance personnelle; mais il n'est pas moins vrai que, sous le rapport de la prudence, l'homme est tellement mal construit, l'imprévoyance la plus complète lui est tellement naturelle, que la prévoyance a besoin d'être cultivée dans le prolétariat, à un certain degré, nécessaire même pour assurer de sa part une sage appréciation intellectuelle des événements sociaux. Le dogme précédent assigne, je crois, un juste degré de prévoyance.

Votre proposition nouvelle de vendre les maisons par étage, permettra la réalisation d'un tel dogme sans tomber dans les nombreux inconvénients des maisons trop exigües. Du reste, le mode de possession des habitations se trouve réalisé dans nos pays dans un bon nombre de cas. Ayant, à cet égard, demandé quelques renseignements à un notaire de nos environs (Langoiran) frère de mon beau-frère, il m'a fait observer que le code civil avait prévu le cas, ou plutôt l'avait régularisé, le code civil ne prévoyant pas ce qui existe déjà. Cet article est le 664^e ainsi conçu :

Article 664: Lorsque les différents étages d'une maison

appartiennent à divers propriétaires, si les titres de propriété ne règlent pas le mode de réparations et de reconstructions, elles doivent être faites ainsi qu'il suit : etc.

Il n'y a du reste que cet article dans tout le code civil relatif à ce mode de possession d'une maison.

Je vois d'ailleurs avec plaisir, que sous l'influence du socialisme, l'on commence enfin à penser un peu à régler, dans l'intérêt du logement des classes pauvres, le droit absolu de propriété. On m'a parlé d'une heureuse proposition présentée par de M. de Melun à l'Assemblée législative, et qui sera très probablement adoptée.

En substance, cette proposition consiste en ceci : une commission sera nommée pour établir, dans chaque localité, les conditions hygiéniques de *locabilité*, si je puis m'exprimer ainsi, d'un appartement. Tout propriétaire ne pourra louer que les appartements satisfaisant à ces conditions de *locabilité*.

On pourra, j'espère, introduire une hauteur modérée de l'appartement dans les conditions de *locabilité*.

Rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de Sophie. L'amélioration que vous m'indiquez s'être accomplie dans votre santé continue-t-elle ?

A vous de cœur.

P. LAFFITTE.

P. S. — Je ne sais si le troisième article de M. Littré a paru. S'il avait paru, rappelez je vous prie, à Williamson jusqu'ici très exact, de vouloir bien me l'envoyer.

10^e LETTRE

(4) (1)

Béguey, le Jeudi 4 Guttemberg 61.

Mon cher et vénéré Maître,

Je suis heureux d'apprendre que l'état de votre santé n'empire pas, et se maintient même assez bien, malgré les cruelles épreuves auxquelles vous êtes assujetti depuis quelque temps. Tenez moi, sous ce rapport, toujours au courant, je vous en prie.

Y a-t-il relativement à votre position à l'École Polytechnique quelque chose de nouveau ?

J'ai, en effet, entrepris résolument le rétablissement de ma santé, beaucoup plus atteinte encore que je ne l'avais cru d'abord. J'ai pris, il y a quelques jours des lavements. L'amélioration produite n'est pas bien sensible. Aussi, c'est sur un régime convenable longtemps continué que je compte surtout.

Je n'ai changé en rien mes dispositions relativement à mon cours d'arithmétique ; seulement mon retour à Paris sera peut-être retardé d'une semaine.

Dans la troisième proposition énoncée dans ma dernière lettre, je me suis sans doute exprimé d'une manière équivoque, car ma pensée n'est pas celle dont vous avez fait une critique irrécusable.

J'ai voulu dire, que dans l'état normal, le père de famille prolétaire était moralement obligé d'être propriétaire du mobilier et du logement indispensables à sa femme et à ses enfants, en tant que ceux-ci restaient avec lui. Mais je n'ai nullement eu l'idée de l'assujettir à l'obligation morale d'assurer à l'un de ses fils, lorsqu'il

(1) De la main d'Auguste Comte; id. — Mention au dos de la lettre : (Reçu le Dimanche 7 Guttembsrg 61. Réponse le lendemain). — Cette réponse a été publiée dans : (Correspondance inédite d'Auguste Comte, 2^e série), page 48. Paris, 1903.

s'établit, la propriété des meubles et de l'appartement qui lui sont nécessaires. La grande masse du prolétariat est encore si éloignée de pouvoir satisfaire à une telle obligation, que je ne croyais pas qu'on pût toujours y satisfaire, même l'obligation étant ainsi restreinte. La notion d'une telle prescription morale a maintenant tout le degré de netteté et de précision possibles, puisque vous indiquez l'époque pendant laquelle le prolétaire pourra s'occuper d'y satisfaire, et même le sacerdoce positiviste fera *normalement* de l'accomplissement d'une telle prescription la condition de la sanction de tout mariage.

Les indications nouvelles que vous avez bien voulu me communiquer, vont être l'objet pour moi de nouvelles et fructueuses méditations. Les réflexions philosophiques et les jouissances continues des plaisirs de la famille et de l'amitié constituent actuellement toute son existence; je me préoccupe heureusement peu de la politique journalière. Cependant, je vois avec satisfaction, sous beaucoup de rapports, que, les fautes de plus en plus nombreuses de nos gouvernants, et le langage modéré auquel sont forcément assujettis les organes du parti démocratique, propagent de plus en plus le républicanisme. Les républicains peuvent pacifiquement, à l'époque légale, obtenir un plein ascendant.

Le système de destitution brutale qui se poursuit en province est un excellent mode de propagation pour les sentiments républicains. Le Positivisme est appelé à jouer un rôle honorable et utile dans la Saint-Barthélemy de fonctionnaires tant politiques qu'administratifs que les républicains préparent. Les conceptions positivistes sur la nature de la propriété peuvent seules assurer à la classe administrative, de la sécurité; leur propriété étant également menacée par les dogmes des deux partis qui se disputent le pouvoir.

Dans la politique courante, une chose importante et difficile à faire comprendre, au premier abord, à beaucoup de nos provinciaux, c'est l'urgente nécessité de la suppression de l'armée et son remplacement par une gendarmerie volontairement recrutée. Cependant les Républicains laissent bientôt ce point de Politique Positive, en voyant le rôle profondément réactionnaire joué par l'armée depuis Bonaparte ; et les paysans sont sensibles à l'abolition du recrutement forcé et à l'économie produite par une telle mesure, ce qui les fait passer sur des sentiments de gloriole, vieux restes effacés du Bonapartisme.

Quant aux objections spécieuses présentées par les rétrogrades, il est facile de les éliminer, en faisant ressortir, d'un côté, l'impossibilité d'une guerre avec l'Occident, de l'autre côté, en précisant davantage le rôle spécial dans le système occidental des deux populations extrêmes, Hongrie et Pologne. Ces deux populations extrêmes ont conservé plus que les autres l'esprit militaire. De plus, elles sont en contact avec les populations extérieures au système, desquelles peut exclusivement résulter la guerre ; double raison qui assigne nettement leur rôle actuel dans la synergie occidentale.

Lors de mon départ de Paris, quelques conversations espagnoles étaient ébauchées ; quel en est le résultat actuel ? L'intérêt de plus en plus profond qui m'attache à cette grande population méridionale me fait porter l'attention la plus suivie au mouvement Positiviste, moléculaire encore, qui a commencé chez les Espagnols.

Rappelez-moi au bon souvenir de Sophie et aussi à celui de mes collègues de la société Positiviste.

A vous de cœur.

P. LAFFITTE.

P. S. — Je me suis déjà informé si M. de Tholouze était à la Réole ; il n'était pas encore arrivé. Dès qu'il y sera, je me hâterai de faire une connaissance si désirable.

Ensuite est écrit de la main d'Auguste Comte :

(Reçu le dimanche 7 Guttemberg 61.)
(Réponse le lendemain) (1)

(1) Cette réponse a été publiée dans : *Correspondance inédite d'Auguste Comte, 1903, 2^e série, page 48.*

(A suivre).